

# Le retour de la cinéaste prodigue

Établie au Portugal, la Neuchâteloise Jeanne Waltz se révèle avec «Pas douce», un drame original tourné du côté de La Chaux-de-Fonds

Norbert Creutz

A la question de ce qui l'a amenée au cinéma, elle se montre étrangement empruntée. «Mes amis me disent que c'était ma voie depuis toujours. Mais la vérité, c'est que j'y suis arrivée par de drôles de détours. En tout cas, je n'ai jamais voulu faire d'école ni pensé à faire carrière dans le cinéma.» Pourtant, après 15 ans dans le métier, en Allemagne, au Portugal, en France et en Suisse, Jeanne Waltz doit bien se rendre à l'évidence: quand on signe un deuxième long-métrage aussi professionnel et réussi que *Pas douce*, c'est qu'on est là pour durer.

Née à Bâle en 1962, «par accident», mais en fait de Neuchâtel, cette deuxième de trois sœurs a depuis toujours été attirée par l'air du large. «Trois jours après avoir obtenu mon bac – parce que j'avais promis –, je filais à Berlin. Une ville extraordinairement dynamique au début des années 1980, tout le contraire d'où je venais.» Par goût des langues et de la difficulté, elle y suit des cours de japonais à la Freie Universität, tout en animant un cinéma d'art et essai dans le quartier de Kreuzberg.

«C'était une de ces expériences de groupe, impensable aujourd'hui, dans une ancienne fabrique où l'on se chauffait au bois en hiver. On y organisait de tout, mais comme j'étais celle qui s'y connaissait le mieux en cinéma, j'ai fini par m'occuper de cette programmation-là. Cela allait du long-métrage expérimental en super-8 au grand classique, parce que j'ai toujours aimé un peu de tout, grosses machines et choses plus mystérieuses. De tous les arts, le cinéma est celui qui me transporte vraiment, le seul capable d'effacer tout le reste pendant deux heures – du moins en salle.»

Mais en 1988, l'envie de bouger la reprend. Alors qu'elle se prépare à partir au Japon, elle fait connaissance au Festival de Berlin de Joaquim Pinto, un jeune cinéaste portugais venu présenter son premier film. «Ce fut une sorte de «coup de foudre amical». On se voit toujours de loin en loin. À l'époque, il voulait créer une salle indépendante à Lisbonne et je l'ai suivi, mais le projet a capoté.» Du coup, elle manque de peu la chute du Mur, mais se re-

trouve disponible dans une industrie en plein boom après le passage de Wim Wenders, Raoul Ruiz et Alain Tanner, où (ré)émergent des cinéastes majeurs tels que Manoel de Oliveira, Paulo Rocha ou João César Monteiro. Engagée comme chauffeuse sur un premier tournage, elle passe vite décoratrice. Une expérience qui la mènera jusqu'à signer en Allemagne les décors du premier film de Tom Tykwer, *Die Tödliche Maria* (1993).

**«On devrait pouvoir expérimenter, au lieu d'avoir l'impression de risquer sa vie à chaque fois»**

Elle ajoute une corde à son arc lorsque Pinto l'appelle, très emprunté par la commande d'un film sur le thème du feu, dans une série consacrée aux quatre éléments. S'improvisant scénariste, elle lui concocte alors *Das tripas coração* (en compétition à Locarno en 1992), une histoire de jalousie entre un frère et une sœur jumeaux devenus



La réalisatrice Jeanne Waltz et la comédienne Isild Le Besco. «La belle et la bête», plaisante la cinéaste. GENÈVE, 11 MAI 2007

pompiers. Doublant comme première assistante, elle subit de plein fouet l'émotion de voir se réaliser quelque chose qu'elle a imaginé, mais aussi la frustration de voir cette création lui échapper.

Dès lors, le virus l'a saisie. Entre 1995 et 2000, elle signe cinq courts-métrages: *La Couveuse*, *Morte macaca*, *O que te quero*, *La Reine du coq-à-l'âne* (déjà tourné à La Chaux-de-Fonds) et *As Terças da bailarina gorda*. Aujourd'hui, elle n'aime plus trop montrer les deux premiers, malgré leur sélection aux «Léopards de demain» de Locarno, garde de l'affection pour les derniers, mais ne

cache pas sa préférence pour le troisième, sélectionné à Berlin en 1998. «J'adore les courts-métrages. La liberté est plus grande, on peut expérimenter, se permettre des choses qui devraient toujours être possibles, au lieu d'avoir l'impression de risquer sa vie à chaque fois.»

Le passage au long-métrage lui laisse en effet des souvenirs mitigés. Devenue une scénariste demandée (elle collabore en particulier aux derniers films du regretté José Alvaro Morais, *Peixe-lua* et *Quaresma*), elle ronge son frein jusqu'à obtenir le feu vert des instances subventionneuses pour *Daqui p'rá alegria* (D'ici

à la joie, 2003). Un film à l'humeur vagabonde, au ton un peu incertain, qui met en présence un solitaire suicidaire et trois jeunes filles débordant de vie. Mais le choix d'échapper au «système Paulo Branco» – producteur et exploitant quasi incontournable aux méthodes parfois discutables – lui vaut une carrière confidentielle, dans les festivals comme en salles au Portugal.

Heureusement, Jeanne Waltz trouve l'énergie de rebondir et se remet au travail sur un projet suisse cette fois, un drame dont l'action doit se jouer à La Chaux-de-Fonds. Ce sera *Pas douce*, qui décolle lors

d'un séminaire de réécriture où elle rencontre ses producteurs Pierre-Alain Meier et Didier Haudepin. Comme il n'est pas de film sans sueurs froides, celui-ci frôlera plusieurs fois la catastrophe: lorsque Jeanne renonce à l'actrice pressentie quelques semaines avant le début du tournage pour finir par trouver une Isild Le Besco miraculeusement disponible, ou lorsque l'alerte à la grippe aviaire (un canard mort) l'oblige à déménager de Bourg-en-Bresse à Chamonix pour les nombreux intérieurs d'hôpital (accords de coproduction obligent).

Rassurée par les projections des festivals de Berlin (section Forum), Lisbonne et San Francisco, où le public a très bien réagi, la cinéaste se sent à présent des ailes. A peine *Pas douce* terminé, elle a pu renouer avec le format court en tournant *Agora tu* au Portugal. «J'aimerais à présent concilier le meilleur de mes deux longs. Essayer de retrouver ma façon de regarder, qui est naturellement distraite et impressionniste, mais avec plus de professionnalisme et un scénario plus structuré.» Quant à savoir où cette polyglotte, qui maîtrise quatre langues et se débrouille dans trois autres, va finir par se poser, mystère. «Actuellement, je vis entre Lisbonne et Genève, et je crois que je vais continuer comme ça, entre deux chaises. Cela a parfois été un problème, mais finalement, je crois que c'est surtout une richesse.»

## Quand la tendresse se cache

Après un début acéré, «Pas douce» s'émousse

D'une jeune femme qui se lance à vélo dans un lac, regarde les morts sans états d'âme, se défoule en tirant au fusil et se donne à deux pauvres types levés dans un bar, on peut certes dire qu'elle n'est «pas douce». Mais on peut aussi deviner qu'elle ne va pas bien. Infirmière à l'Hôpital de La Chaux-de-Fonds, Frédérique, 24 ans, ne sait en effet plus que faire de son mal-être. Au point de partir un jour en forêt, avec la ferme intention de commettre l'irréparable.

Ce n'est pas tous les jours qu'une cinéaste, suisse de surcroît, nous confronte aussi brutalement au malaise existentiel de la jeunesse, pourtant si courant sous nos latitudes. Mais pour Jeanne Waltz, 45 ans, le constat seul ne fait pas encore un film. Il doit aussi y avoir un parcours

moral, une échappée possible. Au moment fatidique, «Fred» sera donc dérangée et, de rage, tire sur les intrus, fracassant le genou d'un adolescent. Ironie du sort et du scénario veut alors que Marco, 14 ans, soit admis aux urgences mêmes où elle travaille. Comment dès lors échapper au double étau de la police et de sa culpabilité, qui se resserre?

**Isild Le Besco, l'éclosion**

Autour de Fred, qui paraît fâchée de ne pas être un homme, ceux-ci ne font pas le poids. Surtout pas son ex-petit ami (un gentil garde-frontière), bien incapable de lui faire oublier ce père qu'elle pense avoir déçu (il a voulu en faire une championne de tir). En Marco, garçon à la guele d'ange mais odieux avec tous ses proches, surtout sa mère portugaise, elle reconnaît une sorte de double inversé, tout en mesurant soudain les années qui les séparent.

Devant tant de finesse psychologique, on regrettera d'autant plus que le joli récit d'apprivoisement et de réconciliation avec la vie qui s'en suit paraisse un peu mécanique. Au service d'un scénario trop bouclé, la mise en scène, d'abord inspirée par l'austérité des lieux, devient quelconque, arrondit les angles, dilue le mystère. Pour cet autoportrait voilé, on aurait aimé que la cinéaste regarde plus du côté de Bresson, de Kieslowski ou des Dardenne. Elle y aurait trouvé d'autres solutions que celles offertes par les «script doctors». Mais son geste reste remarquable. Et rien que pour la performance sans fard d'Isild Le Besco, tour à tour attachante et effrayante, ce film vaut déjà le détour. **N. C.**

*Pas douce*, de Jeanne Waltz (Suisse-France 2007), avec Isild Le Besco, Steven de Almeida, Yves Verhoeven, Lio, Christophe Sermet. 1h25.